

La Silésie déchirée est le champ de bataille séculaire des Polonais et des Tchèques.

Mais à la fin du Moyen Age la secousse qui ébranle le peuple et soulève la conscience nationale, c'est, en Bohême, l'hérésie. Souvent, aux siècles de foi, le grand patriote, ce fut le prophète d'hérésie qui forma l'Église nationale contre l'Église universelle. Nulle part plus qu'en Bohême. L'hérésie hussite dépassa de beaucoup les frontières mêmes du royaume. Il y avait des hussites jusque dans le grand-duché polonais de Posen. Après le martyre de Jean Huss, on se massacra pour savoir si l'on devait communier sous les deux espèces : l'eucharistie ici n'était, comme il est arrivé depuis, qu'un prétexte, prétexte liturgique qui dissimulait la haine inexpiable des races. Le peuple tchèque succombe, et la Bohême, soumise au Saint-Empire, surveillée par son aristocratie germanisée, s'endort après la guerre de Trente ans d'un sommeil de deux siècles, sous la domination bénigne et paresseuse du Habsbourg, qui ne tourmente pas les peuples muets. Deux cents années après, les idées venues de France, les idées révolutionnaires de liberté nationale qui avaient rompu en France toute l'histoire et brisé le passé, ces mêmes idées ressuscitaient l'histoire des nations opprimées et les lançaient à la recherche de leurs origines, et c'est un peuple nouveau qui parut soudain en Bohême, avec sa langue, ses coutumes, sa sensibilité, ses haines politiques, ses arts. J'admire une transformation si prompte, et je ne sais s'il en fut beaucoup de plus soudaines : à la fin du dix-huitième siècle, Prague est une ville aristocratique de paix et de plaisir ;